



L'immense **Andrea Camilleri** confirme qu'on peut tout faire avec du polar. Y compris méditer sur l'amour divin. *Noli me tangere* ou le génial roman d'une âme. **PAR DAMIEN AUBEL**

Camilleri manque son roman. Et on entend ça au meilleur sens du terme, le plus élogieux. Il manque, dans ces pages parcimonieuses, à la prose trompeusement prosaïque, ce qui fait la substance intime du roman, mais l'engonce, l'alourdit : pauses descriptives, articulations chronologiques, considérations généralisantes assénées depuis le surplomb de l'auteur. Camilleri est le créateur du commissaire Montalbano, fin gourmet devant l'éternel, mais *Noli me tangere* est un roman allégé. Enchaînement de courtes séquences dialoguées, datées pour garantir toutefois la continuité du récit (même dans cette forme suprêmement décanter, Camilleri reste un immense conteur); greffes de fragments d'autres registres d'écriture : extraits de journaux, de dépêches de presse, textos, lettres... Le livre est composite, mais tout ce matériau est aimanté par un même mystère, englouti par un même trou noir.

En l'occurrence, encore un manque. Une disparition, celle de Laura Garaudo. Femme d'un romancier à succès, aspirante-écrivain elle-même, femme à hommes surtout, où est-elle? C'est la question à laquelle cherche à répondre le commissaire Maurizi. Question redoublée : qui est vraiment Laura? Maurizi est méthodique: entretiens avec le mari, la meilleure amie, échange de mails avec un ancien prof de Laura, lecture de la correspondance de la disparue. Maurizi retrace le trajet de Laura : Florence, Pise, Padoue, Venise, Murano, pour finir par Londres. Mais *Noli me tangere* n'est pas un polar, Maurizi n'est pas un limier, il enquête moins qu'il ne quête. « Tout le contraire d'une traque! », dira-t-il.

Et pour cause. Chacun des courts

chapitres du livre élucide moins la personne de Laura qu'il ne semble la manquer, passer à côté. A tous les niveaux. Celui de la simple phrase, de la formulation des réponses aux questions de Maurizi : du mari à la femme de ménage, le mode de prédilection est celui du « je ne sais pas », du « je ne pourrais pas vous dire ». Quant aux découvertes successives de Maurizi, elles contribuent moins à sa progression sur le chemin de la vérité qu'au redoublement de l'énigme qui entoure Laura. Qui est ce mystérieux « Wilson » mentionné dans une note de la main de la disparue? Pourquoi ce goût, cette obsession presque, pour la pièce de T.S. Eliot, *Cocktail Party*? *Noli me tangere* est un roman négatif. Comme on parle de théologie négative : chacune des étapes vers la vérité est moins une façon de l'éclaircir que de dire qu'elle est inconnaissable.

Au demeurant, il y a quelque chose d'ouvertement théologique dans le livre. Laura est fascinée par une oeuvre de Fra Angelico qui représente l'épisode, fameux, où le Christ repousse Marie-Madeleine avec ces mots : « *noli me tangere* », « ne me touche pas ». C'est la clef, plus spirituelle que policière, de la disparition de Laura, qui est là encore liée à un manque. On ne sait pas si Camilleri connaît le grand pamphlétaire catholique tchèque Jakub Deml, s'il a lu le magnifique *Lumière oubliée* et ses pages sur la phrase « *noli me tangere* ». Mais il retrouve, par la fiction, cette intuition de Deml, ce mystère de l'amour chrétien, qui consiste d'abord à être repoussé par le Christ. A manquer son amour. Pour, dès lors, partir à sa recherche. En fuyant, par exemple, ce monde. Comme Laura.